

LES VIRTUELS MEURENT AUSSI

Elle l'avait tant aimé, son Reuben ! Il était fier de son prénom plutôt rare. Elle le trouvait beau parce que c'était le sien. Avec le temps, elle avait même fini par les confondre. Les deux syllabes accolées, Reu-ben, faisaient surgir dans son esprit la silhouette haute et sèche de son mari et sa tête d'empereur romain (ou qu'il se plaisait à laisser qualifier de telle), lèvres minces, nez péremptoire et regard bleu glacier sous un buisson de sourcils noirs. Le plus drôle, c'est que la première fois qu'on avait prononcé son prénom devant elle, elle l'avait spontanément associé à un petit homme rondouillard à la peau rose et au crâne ovoïde couronné de bouclettes. Quelle stupidité ! Il est vrai qu'elle n'avait que dix-huit ans et bien besoin « qu'on lui forme le caractère » comme le lui répéterait son mari par la suite. Elle était si... Quel était l'adjectif que Reuben employait tout le temps en parlant d'elle ? Inconséquente ? Oui, c'était ça. Inconséquente.

Mais ce soir-là, il ne l'avait traitée ni d'inconséquente, ni d'aucun autre terme vexatoire. La très chic réception battait son plein sous les lustres d'un château entouré de vignes. Les parents de son amie Cybèle la donnaient en l'honneur de Gontran, leur fils aîné, frais diplômé de polytechnique. Elle y avait été invitée, bien sûr. À l'époque, Cybèle et elle étaient inséparables. Elle était fière d'escorter une fille qui faisait si magnifiquement honneur à son prénom, une brune au teint de porcelaine et aux formes exquis qui régnait sur une cour d'admirateurs plus encombrée qu'une plage au mois d'août. Oh, elle était dix fois moins jolie qu'elle et ses propres parents des péquenauds par rapport aux siens, mais elle n'en n'était pas jalouse, pas une seconde ! Elle la remerciait au contraire de lui permettre d'être son amie. Et pourtant, voilà que fendant le brouhaha distingué du grand hall, c'est elle seule qu'IL avait regardée ! Non, pas regardée : transpercée du regard. C'est bien simple, elle avait eu l'impression d'être un papillon embroché tout cru sur une planche de liège. Elle avait inconsciemment écarté les bras et senti ses joues s'empourprer. « Une coupe de champagne, voilà ce qu'il vous faut. Attendez-moi là, je reviens ! » Sa voix était grave et bien timbrée et le sourire froid qui étirait ses lèvres rimait avec le bleu réfrigérant de ses yeux. Tétanisée, elle avait obtempéré. Comment faire autrement ? Il l'avait clouée sur place au sens propre. Cybèle qui s'était glissée auprès d'elle lui avait chuchoté avec un petit rire : « Ma parole, on dirait que tu as tapé dans l'œil de Reuben ! » Oh mon Dieu, c'était lui, le fameux Reuben dont elle avait

tant entendu parler au début de la soirée ? Un imminent avocat dont le père – lui-même membre éminent du barreau – avait été simultanément emporté par son éloquence et un infarctus foudroyant en pleine plaidoirie six mois plus tôt. Reuben, un garçon aussi brillant que méritant, aîné d'une fratrie de quatre et désormais soutien de famille. À vingt-cinq ans à peine ! « Pas mal, si on aime le genre cul serré. Je suis sûre que c'est ton cas, » avait gloussé Cybèle à son oreille avant de disparaître au bras d'un éphèbe à la tignasse peroxydée. Celle de Reuben était charbonneuse et sévèrement plaqués en arrière. Quant à savoir s'il était son genre, elle était bien trop troublée pour se poser la question. La coupe qu'il venait de lui tendre était glacée entre ses doigts, les bulles de champagne lui piquaient le nez et elle avait une furieuse envie d'éternuer. Elle s'était laissé saisir par le coude et guider à travers les smokings/robes du soir et les plateaux de petits fours jusqu'à la salle où s'activait l'orchestre. Le frais polytechnicien, héros de la fête, y dansait avec l'héritière au long nez d'un vignoble classé. Elle avait à peine eu le temps d'avouer à Reuben son prénom, Paulette (consciente de son insuffisance prolétaire comparé au sien), qu'il lui retirait sa coupe encore pleine et l'entraînait dans une valse. Quand les dernières notes du « Beau Danube » s'étaient éteintes, dispersant les danseurs, elle avait cueilli dans un miroir l'image d'un timide papillon bleu pâle voletant dans le sillage d'un solennel cierge noir. Reuben et elle, avait-elle réalisé, émerveillée. La tête lui tournait. Elle n'arrivait pas à croire à sa chance.

Ils s'étaient mariés trois mois plus tard. Dans la plus stricte intimité, Reuben l'avait exigé : sa mère était encore deuil et il était hors de question de distraire ses frères et sœurs de leurs études. Ses parents à elle comprendraient, n'est-ce pas ma chérie ? Ils avaient compris. Elle aussi, naturellement. La stricte intimité s'était réduite à eux deux et à leurs témoins dans la salle mal chauffée d'une mairie de campagne. Peu importe, ils s'aimaient tant ! Et ils auraient tout le temps de se rattraper, son mari le lui avait promis. Son mari... Comme ces deux mots étaient grisants !

Le rattrapage avait dû attendre. Reuben entamait sa carrière d'avocat. Il ne pouvait pas se permettre de distraire des heures précieuses en loisirs, vacances et autres futilités du même acabit ainsi qu'il le lui répétait patiemment. Enfin, pas toujours patiemment mais il fallait se mettre à sa place : il était à responsable de sa jeune épouse et de leur future progéniture en plus de la famille de son père, l'ex ténor du barreau prématurément arraché à l'affection des siens. « Votre famille, à présent, ma chérie. » Oui, la sienne et quelle chance pour une fille unique d'hériter d'une belle-mère dévouée, de deux belles-sœurs charmantes bien que légèrement envahissantes et d'un beau-frère pré-pubère et précoce, vu la façon dont il

louchait sur ses seins, mais il fallait bien que jeunesse se passe. Et Reuben et elle étaient si heureux ! Leur amour leur tenait chaud dans les vingt-trois mètres carrés qu'elle entretenait avec ardeur pour l'homme de sa vie. Qui pour sa part se souciait moins de meubler leur studio que la cervelle de sa jeune épouse, un peu vide à son goût. Pygmalion infatigable, il lui lisait chaque soir des morceaux choisis d'œuvres classiques en vers ou en prose. Sa voix de basse (surprenante dans sa sèche carcasse mais du meilleur effet en cour d'assises) l'endormait souvent mais Dieu merci, la concentration du lecteur était telle que ce détail mineur lui échappait. Il rôdait ses périodes, travaillait son souffle et chauffait son organe qui lui vaudrait un jour des succès mémorables. Et combien elle serait fière de se dire qu'elle y avait pris sa part, si humble soit-elle !

En même temps que la carrière de son cher Reuben, leurs nids d'amour gagnaient de l'ampleur. Du studio de leurs début, ils avaient migré dans un trois pièces juste à temps pour accueillir les jumeaux, Albertine et Octave – c'est Reuben qui avait choisi leurs prénoms. À la naissance de Maryline (son choix à elle, cette fois elle avait tenu bon), ils s'étaient transportés dans une maison bourgeoise, clone de celle qui abritait sa belle-famille. Un vrai nid à poussière celui-là, mais c'était une question de standing, lui avait démontré son mari et d'ailleurs, de quoi se plaignait-elle ? Grâce à lui, ils avaient les moyens de s'offrir une bonne suisse, une nurse trilingue et une cuisinière en prime, « indispensable ma chère, vous êtes si déplorable aux fourneaux ! » Déplorable était le mot juste. Or, ils se devaient de recevoir. Elle était l'épouse d'un avocat désormais célèbre, une *star des prétoires*, s'enflammaient les pisse-copie, même s'il affectait de récuser ce cliché en pinçant les narines. Aux dîners où il conviait avocats et magistrats en brochettes flanqués de compagnes plus ou moins légitimes, il aurait fait beau voir qu'elle passe pour une godiche ! Heureusement, sa culture défaillante ne risquait guère d'être prise en défaut : à table, les hommes de robe ne parlaient que boutique et les femmes chiffons entre deux rosseries salaces qui auraient stupéfait son époux si elles lui étaient tombées sous l'oreille.

Les enfants grandissaient, comme hélas ils le font tous. Albertine et Octave, les portraits doublement crachés de leur père, poursuivaient des études de droit. Maryline, la petite dernière, ne poursuivait pas grand-chose, à part de vagues rêveries qui lui rappelaient les siennes au même âge. Cinq ans auparavant, la famille avait emménagé dans un château jumeau de celui où Reuben et elle s'étaient rencontrées, les vignes en moins et une voie ferrée en plus, trente mètres en contrebas de son altièrre façade. « Le prix à payer pour l'amélioration de notre train de vie, » avait-elle risqué devant son mari, faible plaisanterie qu'il avait

accueillie avec regard glacial. Il était tellement plus intelligent qu'elle ! Les années défilaient, à l'image de TGV lancés vers un avenir incertain. De la terrasse de leur château, elle avait tout loisir de les voir passer. Les aînés ne rentraient que le week-end, quand ils rentraient. Maryline était en pension dans un établissement réputé pour la rigueur spartiate de son enseignement. « De quoi lui mettre du plomb dans la cervelle », avait décrété Reuben qui jugeait que sa cadette, comme sa mère avant elle, en avait un cruel besoin. Happé par ses multiples obligations professionnelles et mondaines, il était lui-même de plus en plus absent. Il se refusait à surmener son épouse en l'entraînant dans son tourbillon, mais lui consacrait scrupuleusement ses soirées du mercredi. « Pourquoi le mercredi ? » avait-elle voulu savoir. « Pourquoi pas le mercredi ? » avait-il rétorqué avec ce sens de la répartie qui avait fait sa renommée dans les prétoires. Elle se l'était tenu pour dit, trop heureuse de l'escorter à des conférences sur l'héritage culturel de la Haute Égypte ou l'histoire des crimes passionnels dans la bourgeoisie de la Belle Époque. Les conférences alternaient avec des concerts de musique de chambre qui, à sa confusion, l'assoupissaient une fois sur deux. Magnanime, Reuben se contentait de secouer la tête et de constater avec un mince sourire : « Décidément, ma chère, vous n'aurez jamais l'oreille musicale. » Oui, elle avait eu de la chance qu'un homme aussi exceptionnel l'ait choisie pour compagne !

Et maintenant, son Reuben était mort. Un infarctus l'avait emporté comme son père, avec tout de même quinze ans de sursis : il avait eu le temps de fêter son soixantième anniversaire. Au funérarium, Albertine et Octave l'avaient soutenue, flanqués de leur conjoints respectifs. Leurs enfants étaient restés avec les nurses. Arrivée en retard, Maryline se faisait discrète, cachée derrière ses tantes Esméralda et Joséphine, toutes deux divorcées et son oncle Léopold, l'ex pré-pubère voyeur devenu instructeur dans l'armée. Ses propres parents étaient décédés dans un accident peu après son mariage et la mère de Reuben cinq ans auparavant, au dernier stade d'Alzheimer. À la sortie du funérarium, Octave lui avait pris le bras : « Mère, êtes-vous toujours d'accord pour planter père dans le parc ? J'ai pensé qu'on pourrait le mettre à côté de l'étang, pas trop près de la voie ferrée pour que le bruit ne l'importune pas. Ah, et finalement, ce sera un chêne. Albertine aurait préféré un séquoia géant mais je lui ai fait remarquer que c'était un peu... enfin, too much, vous voyez, même si l'envergure de père... Un chêne, c'est déjà bien, non ? » Oui, oui, un chêne, c'était parfait. Elle fixait sans la voir l'urne biodégradable qu'Octave lui agitait sous le nez. Mêlée aux cendres de Reuben, elle était censée contenir la graine d'un... quoi déjà ? Ah oui, un chêne. Et le tout devait être enterré dans le parc du château. « Dans cinq ans », ajoutait Octave d'un ton pénétré, « le chêne...

enfin père, mesurera déjà un mètre trente ! » Elle avait étouffé un rire de justesse à la pensée de son époux métempsychose en bébé-chêne et réduit à la taille d'un nain. Lui, si imbu de son mètre quatre-vingt-douze ! Il est vrai qu'il atteindrait un jour vingt mètres ou plus en version végétale, mais il y a longtemps qu'elle ne serait plus là pour le voir.

Le soir tombe et elle est seule dans un salon désert du château. Les jumeaux sont partis après la cérémonie avec conjoints, nurses et enfants. Ses belles-sœurs et beau-frère ont décampé sur leurs talons. Maryline est restée deux jours auprès d'elle, mais elle n'a pas eu le cœur de la retenir davantage. Perdue au fond d'un fauteuil trop vaste, elle tourne et retourne un paquet entre ses doigts. Il a la forme d'une urne modèle réduit. Albertine le lui a tendu à la sortie du funérarium. « Nous avons un cadeau pour vous, mère. C'est-à-dire, Octave et moi. Inutile d'en parler à... » a-t-elle précisé avec un coup d'œil vers Maryline qui suivait, encadrée par ses tantes. « Nous tenions ab-so-lu-ment à ce que vous l'avez aujourd'hui. Vous verrez, c'est ce qui se fait de mieux, le top du top ! » Les mots qu'elle lui a ensuite chuchotés à l'oreille ont traversé son crâne comme un couteau une motte de beurre mou. Une semaine plus tard, elle cherche encore à comprendre leur charabia. Elle déchire l'emballage en haussant les épaules. Finalement, le récipient de verre bleu qui apparaît dessous ressemble moins à une urne qu'à un flacon de parfum. Ses flancs sont légèrement renflés et son col allongé est coiffé d'un bouchon fileté d'argent. Il est serti dans un socle noir épais de deux centimètres dont l'utilité ne saute pas aux yeux : son intérêt esthétique est nul et l'urne – enfin, le flacon – pourrait parfaitement tenir debout sans lui. Avec ses formes ovoïdes, il ne rappelle en rien le conditionnement carré et viril de l'eau de toilette préférée de Reuben. Oui, mais l'odeur captive à l'intérieur ? Va-t-elle retrouver les effluves astringentes et austères qui environnaient son époux ? Les doigts tremblants, elle tourne le bouchon... Ah tiens ? Il ne se dévisse pas... il se tire. Pop ! Un cri strident lui échappe : Reuben vient de jaillir de la fiole comme le génie de sa bouteille ou celui de la propreté de son flacon de détergent, dans cette publicité vintage sur... Oh mon Dieu, est-ce qu'elle devient folle ? A-t-elle bien vu son défunt mari surgir tout entier d'un goulot, de la tête à l'extrémité ridiculement effilée de son corps, tel un... un phylactère de BD ? Elle ferme les yeux très fort comme elle le faisait petite fille pour faire partir le loup garou. Le sifflement du 19h 47 déchire soudain le crépuscule. Elle sursaute, rouvre les paupières... Ouf ! Tout semble normal. Elle s'empresse d'aller allumer un lustre pour poignarder les ombres. Voilà, c'est beaucoup mieux. Avec un soupir, elle se laisse tomber sur une chaise espagnole à dossier rigide, la préférée de son mari qui... ciel ! la fusille du regard depuis l'autre bout de la pièce ! Il a déplié son presque double mètre et fronce les sourcils d'un

air réprobateur. Il est impeccable, comme toujours : costume sombre, chemise blanche et cravate à fines rayures. « Reu... Reuben, c'est... v... vous, mon ami ? » Silence. « Vous... Quelque chose vous a contrarié ? » Silence. Évidemment, il est *mort*. La cérémonie a dû lui déplaire. Elle savait pourtant qu'il détestait les œillets, surtout les verts, mais Albertine lui a assuré que pour une urne funé... BAM ! Reuben vient d'avancer d'un pas. De saisissement, elle a laissé choir le flacon qu'elle serrait dans sa main. Par chance, il est retombé sur son socle. « Eh bien ma chère, toujours aussi maladroite ! » Cette fois, le défunt a PARLÉ.

Combien de temps est-elle restée évanouie ? Quand elle reprend ses esprits, celui de Reuben a disparu. A-t-elle halluciné ? Elle entend encore sa voix de basse – déformée par un bizarre effet d'écho – la traiter de maladroite. Mais non, c'est forcément la fatigue, le trop-plein d'émotions... Du bout des doigts, elle récupère le flacon bleu. Il n'est même pas fêlé, son socle a dû amortir sa chute. Tiens, c'est curieux... Où diable a-t-elle encore fourré ses lunettes ? Elle passe son temps à les perdre, Reuben le lui reprochait assez. Reuben ? Inquiète, elle fouille de nouveau le salon du regard. Toujours personne, mais elle a repéré ses lunettes dans le pot du philodendron. Elle les chausse et... oui, c'est bien ce qu'elle pensait : un minuscule voyant rouge clignote sur un côté du socle. Juste en-dessous, elle distingue une sorte de touche. Elle l'effleure du bout de l'index et le voyant s'éteint. Il a dû s'allumer tout à l'heure, quand elle a fait tomber le flacon. C'est juste après que Reuben a dit... D'un seul coup, le charabia d'Albertine – « hologramme conversationnel à messages programmés » – prend un sens, si l'on peut dire à propos d'une chose aussi insensée. Les jumeaux lui ont offert... *un Reuben numérique* ! Un ectoplasme à mémoire intégrée. Un hologramme qui cause, le dernier rôle de la technologie ! Et là – elle fixe le voyant éteint – elle vient de lui couper le sifflet. Incroyable ! De son vivant, elle n'y était jamais arrivée. D'ailleurs, elle n'essayait même pas : elle n'était pas de force. Donc en ce moment, l'as de la plaidoirie doit errer dans les couloirs du château, aussi aphone qu'un parapluie. Incapable de l'appeler au secours s'il a besoin d'elle. Comme elle avec lui pendant leur vie conjugale, en somme.

L'aube du lendemain la trouve attablée dans la cuisine en robe de chambre et charentaises. Devant elle, un bol de café au lait et un reste de gâteau au chocolat. Reuben désapprouverait ce double laisser-aller vestimentaire et diététique. Il ne petit-déjeunait qu'habillé de pied en cap d'une tasse de thé de Chine et de biscottes sans sel. Elle songe qu'il doit traîner sa mélancolie muette dans les étages et son cœur se serre. Il est bien cruel de sa part de priver de parole un homme dont l'éloquence a été la raison d'être... D'un autre côté, le mot "homme" n'est-il pas impropre, appliqué à ce qu'il est devenu ? Après tout, l'intéressé est le mieux placé

pour trancher ce point délicat de sémantique. Elle jette un coup d'œil au flacon bleu posé sur son socle à côté d'elle, hésite... tend timidement la main ... Le voyant rouge clignote. « Êtes-vous toujours un homme, mon ami ? ». WOUUSSH ! Reuben surgit de l'autre côté de la table, la mine courroucée : « Vous m'avez habitué à vos questions stupides, ma chère, mais cette fois, vous passez les bornes ! » Elle accuse le coup. Bon, visiblement il ignore sa condition de défunt, mais pourquoi est-il aussi blessant ? Il l'a toujours été, proteste une voix dans sa tête. Tu refusais de l'admettre, voilà la vérité. Tu le croyais tellement supérieur... Il avait beau t'en faire baver, tu lui pardonnais tout ! Elle revoit soudain sa première rencontre avec sa belle-mère, une blonde dont les traits délicats, comme effacés par l'usure, lui avaient rappelé un autre visage. Maintenant, elle sait. C'était le sien qu'elle avait reconnu à travers des couches de temps, d'humiliations et de lassitude. Elle comprend enfin les injures dont, au terme de sa vie, la vieille dame alzheimerisée abreuvait son aîné qu'elle prenait pour son mari : Reuben père et fils, même combat ! « Ne me parle pas sur ce ton ! » lance-t-elle en direction de feu son époux. L'hologramme a un hoquet de surprise. « Pardon ? Et d'abord, veuillez m'épargner ce tutoiement plébéien qui... » Couic ! Elle lui a fermé le clapet. Le voyant rouge s'est éteint. Reuben reste la bouche ouverte et les yeux exorbités face à cette rébellion domestique sans précédent. Il la fixe avec une telle indignation – elle est là et *elle ne s'occupe pas de lui !* – qu'elle est partagée entre pitié et fou rire. Vivant ou mort, il y a une chose qui ne change pas chez Reuben : sa certitude d'être le centre du monde. Du sien en tout cas, il l'a été pendant plus de trente-cinq ans. Trente-cinq ans... Elle porte une main à son front, prise de vertige. La silhouette de son mari devient trouble comme si elle le contemplait à travers un rideau de pluie. Elle bat des paupières pour le chasser. La cuisine est de nouveau vide. Ulcéré, le brillant avocat s'est carapaté à travers le mur. Ça ne le change pas, du reste. À travers un mur ou des portes, il l'a toujours laissée en plan derrière lui. Trop de travail. Trop de soirées. Trop de... Eh bien vas-y, dis-le ! Trop de femmes. Des minettes transies d'admiration, des étudiantes à la chair fraîche et aux canines acérées, des belles esseulées, des clientes... Elle réfléchit à ce paradoxe : la mort de Reuben a fait sauter la pierre tombale métaphorique sous laquelle il l'étouffait, elle. Et un hologramme garde-chiourme prétendrait la remettre en place ? Une saine colère lui fouette le sang. Du vrai sang rouge vif, pas le jus de pixels d'un ectoplasme sonorisé. Elle jaillit de sa chaise, ouvre à la volée le placard de l'évier. Le sac-poubelle de trente litres est trop grand pour le contenant qu'elle lui destine, mais qui peut le plus peut le moins. Du bout des ongles, elle saisit le flacon bleu par le bouchon et le laisse choir dans le sac. Qu'elle referme d'un geste sec.

L'étang est si riquiqui qu'un bébé canard y nagerait à l'étroit mais Reuben avait décrété qu'un parc digne de ce nom se devait d'en posséder un. Et Octave que ses bords étaient l'emplacement idéal pour y planter son défunt père. Voilà, c'est là ! Elle distingue bien l'endroit où la terre a été récemment remuée. Zut, elle a oublié de prendre une pelle ! Aucune importance, la terre est encore meuble. Elle s'y attaque à main nues. Le trou s'agrandit à toute vitesse, un vrai bonheur. Des poignées d'humus noir mêlé aux cendres de Reuben valsent sur les côtés. Quelque part dans le tas se balade la semence d'un chêne. Dix minutes plus tard, l'immortel numérique atterrit au fond de l'excavation avec un Tchong ! définitif. Elle la rebouche avec soin puis saute à pieds joints sur la terre pour la tasser. Un peu plus bas, le TER de 7h 13 traîne sa mélancolie poussive. Fini pour elle de regarder passer ces tas de ferraille, vestiges d'une autre époque ! Elle va bazarder le foutu château et profiter des miracles de la technologie, mais cette fois, à sa manière. Elle hésite encore : embarquer dans l'un de ces trains à lévitation magnétique qui vous propulsent dans le futur à la vitesse du son ? Ou sauter à bord d'une aile volante solaire qui vous dépose au bout du monde en un battement de paupières ? En tout cas, une chose est sûre : sa nouvelle vie, foi de Paulette, elle la savourera en solo. Réels ou virtuels, les maris, elle en a sa claque !